

Hélène Camarade, Xavier Galmiche & Luba Jurgenson (éd.),
Samizdat : Publications clandestines et autoédition en Europe centrale et orientale,
années 1950-1990, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2023, 320 p. – ISBN
978-2-36942-411-2.

Ce recueil regroupant une trentaine d'articles est issu d'une série de séminaires de recherche organisés depuis 2016 sur la presse non officielle dans les pays du bloc de l'Est au cours de la seconde moitié du XX^e siècle. Il est composé d'articles courts, sur le format de notices, qui visent à décrire tel ou tel aspect précis du *samizdat* : exposer les problèmes méthodologiques et théoriques, établir la liste des principaux auteurs et titres, esquisser de nouvelles pistes de recherche. La bibliographie de chaque article est minime, tout comme la bibliographie générale à la fin du livre, divisée par langue. On peut dire que cette collection est beaucoup plus proche du format du *companion* que de l'habituel recueil d'articles publié à l'issue de séminaires.

On ne peut cependant pas reprocher à ce recueil de laisser dans l'ombre telle ou telle zone géographique du bloc de l'Est. Au contraire, les éditeurs se sont clairement efforcés de couvrir le phénomène de manière exhaustive, tant sur le plan géographique que sur le plan thématique, ce qui justifie le format austère des articles. Pour certaines aires géographiques, les A. mettent l'accent sur le caractère non nécessaire du *samizdat* – principalement en raison des politiques de répression et de censure beaucoup plus souples dans la région balkanique. Ce collectif est d'ailleurs très intéressant du point de vue de l'histoire sociale : il fonctionne comme un prisme qui permet d'observer le panorama hétérogène de l'Europe centrale à travers un phénomène circonscrit et de voir comment ce dernier a été affecté par les différentes politiques internes. Toutefois, les politiques intérieures ne semblent pas expliquer de manière exhaustive l'activité plus ou moins intense des citoyens dans la fabrication et diffusion de publications illégales.

Slavica Occitania, Toulouse, 58, 2024, p. 443-445.

Les facteurs culturels sont, bien sûr, plus difficiles à décrire, mais comment expliquer autrement la présence en Roumanie de *samiȝdat* exclusivement (ou presque) en hongrois ?

En général, la force et l'intérêt principal de ce livre ne résident pas dans l'ensemble, ni dans la systématisation des informations sur le phénomène (pour cela, les projets où les descriptions privées qui sont basées sur des paramètres préétablis et uniformes remplissent sans doute mieux leur contrat), mais dans les détails – les vignettes et les anecdotes qu'il procure. Cela est dicté par le sujet même de l'étude : le plus intéressant dans le *samiȝdat*, c'est tout ce qui est inhabituel, à contre-courant, marginal et surprenant.

Nous en donnerons ici quelques exemples passionnants. En 1979, les éditeurs du magazine géorgien *Le Clocher* [*Samrekló*], qui appartenaient au parti républicain clandestin, « disposaient de deux machines à écrire (« Ukraine-2 » et « Optima ») bricolées pour être adaptées aux caractères géorgiens » (p. 93). Autre exemple, les modalités de transport des *samiȝdat* vers l'Ouest pour les y publier (le fameux *tamiȝdat*, « publié ailleurs ») : « passeurs, coffres à double fond dans les voitures, valises anonymes déposées dans les autocars touristiques qui passent le rideau de fer, tous transportent des livres et revues dans un sens et des manuscrits dans l'autre » (p. 129). Ou encore : « Certains copistes, se passent du ruban encreur de la machine (il passe par un guide de quelques millimètres d'épaisseur) pour ajouter des pages supplémentaires (jusqu'à 17 !), obtenant donc une première page où le texte figure en creux mais sans encre, comme du papier gaufré » (p. 197).

Beaucoup de ces histoires sont plus captivantes qu'un roman, et beaucoup plus dramatiques. Il convient de rappeler que les éditeurs, les lecteurs et les distributeurs de *samiȝdat* se trouvaient dans une situation de peur et de danger permanents, ils risquaient leur vie ou, plus souvent, leur liberté. Le spectre du danger varie selon le pays. En RDA, où le *samiȝdat* était protégé par l'Église protestante qui conservait une large marge de manœuvre, on constate plutôt « les risques encourus et le sentiment de danger, liés à la criminalisation potentielle de cette activité » (p. 137). En Yougoslavie, « [c]'est sous la forme d'une autocensure généralisée que se manifestait la censure » (p. 150). En effet, à la frontière occidentale et dans le sud du bloc de l'Est, la pression est moindre et la production de littérature illégale est très limitée. Ce n'était pas le cas de la Pologne, où la loi martiale est instaurée en 1981 et où les dissidents doivent faire face aux « traques, perquisitions, ar-

restations, intimidations, chantages, brimades quotidiennes, procès » (p. 117). En URSS, le mouvement de publication illégale se développe autour d'une protestation, rapidement liquidée, contre l'invasion soviétique de Prague en 1968 : il s'agit de la « Chronique des événements en cours ». Dès que sa première responsable, Natalia Gorbanevskaïa, est arrêtée, « [u]ne équipe s'organise autour d'elle et, au fil d'arrestations, d'autres s'engageront » (p. 38). Il en va de même pour le *samizdat* religieux en Russie, en Ukraine, en Lettonie : « La durée de vie de revues et autres publications des *samizdat* religieux est variable ; auteurs, éditeurs et diffuseurs sont fréquemment arrêtés. Pourtant, ils ne cessent pas d'exister » (p. 234-235).

Les A. s'efforcent de décoloniser leur objet d'étude, ce qui est parfaitement légitime dans ce moment historique. Certains articles évoquent notamment l'ampleur de la russification forcée dans les républiques soviétiques. Mais il est frappant de constater que le *samizdat* est un objet d'étude dont la décolonisation n'est pas évidente. Premièrement, *samizdat* est un mot russe qui a été emprunté à d'autres langues (la situation n'est différente qu'en Pologne, où, en plus du « deuxième circuit/*drugii obieg* » – la littérature illégale – un « troisième circuit/*trzeci obieg* » a été ajouté pour les groupes minoritaires au sein du mouvement dissident ; voir p. 261). Deuxièmement, dans certaines régions, la littérature illégale pourrait avoir été influencée par les produits des cercles dissidents des grandes villes russes : cette situation est rappelée, par exemple, par les spécialistes des États baltes (p. 98) ou de la Géorgie (p. 93). Cela ne signifie pas, bien sûr, que les études russes doivent occuper une place centrale dans l'étude du *samizdat* ; mais cela souligne qu'il est difficile de donner à tous les éléments russes une place marginale – et particulièrement difficile de le faire avec l'histoire de la *Chronique*. À ce titre, l'ouvrage témoigne par sa construction paradoxale des tensions et des apories propres au champ contemporain.

Riva Erstifeeva
Université de Strasbourg
GEO – UR 1340

